

ment patriotique, il célèbre avec enthousiasme la patrie qui le vit naître. Faut-il que ce zèle amer pour les François se répande en reproches contre notre Nation ? Ces reproches pourroient figurer tout au plus dans un *Pamphlet*, qui n'a que quelques moments à vivre, & qui ne fait point amuser s'il ne calomnie ; ils sont déplacés dans un Poëme fait pour survivre à son Auteur, & dont la vérité doit être le plus bel ornement.

L'esquisse informe que nous venons de tracer d'après une première impression, ne suffit pas au Lecteur curieux. Il veut connoître plus en détail le Poëme, & il est juste de se prêter à ses desirs. Dans l'impossibilité où nous sommes, vû les bornes d'un Extrait, de transcrire les beautés sans nombre répandues dans l'Ouvrage, citons quelques morceaux qui nous ont paru plus propres à donner idée du génie & de la manière de l'Auteur.

LE PRINTEMPS. Après une courte invitation au Printemps, & une Dédicace dont l'élégance naïve annonce les graces de la plus riante des Saisons, l'Auteur entre ainsi en matière.

Le sombre Hyver se précipite au fond du Nord, il rappelle les Autans furieux : ces fiers esclaves obéissent, & quittent les collines gémissantes, les forêts dépouillées & les vallons ravagés. Un vent plus doux succède, il caresse de l'aile la terre encore effrayée &c. . . . La saison est encore incertaine ; l'Hyver revient de temps en temps sur ses pas. Il souffle vers le soir, il glace la foible & tendre Aurore, & commande à ses frimats d'attrister la plus belle heure du jour. . . . Enfin le Soleil bienfaisant quitte le signe du

— Bélier,